

Dans vos murs introduits, malheureux Eburons,
Alloient, au nom trompeur d'un faux patriotisme.

Détruire le culte & les mœurs :

Et le pâle flambeau du noir philosophisme,
Prêtoit son sombre éclat à vos derniers malheurs.

D'imprudens citoyens, pris à leurs artifices,
Du plus mortel poison s'enivroient à longs traits ;
Et bientôt devenus leurs amis, leurs complices,
Ne partageoient-ils pas déjà tous leurs forfaits ?
De la France à vos yeux se retraçoit l'image :

Aux champs, comme dans la cité,
Au lieu de liberté, le plus dur esclavage ;
Pour trône un échafaud ; pour foi l'impiété.

De leurs affreux complots le ténébreux mystère
Se dévoiloit assez, par leurs œuvres trahi ;
De la Religion le bienfait salutaire,
D'un sacrilège effort parmi vous avili,
Devoit céder aux coups de cette race impie.

Des factieux armés d'un joug de fer,
Ne prétendoient-ils par asservir leur patrie,
Et lui dicter des loix que leur souffloit l'enfer ?

Mais à la voix du Ciel touché de vos misères,
Accourt des bords du Rhin votre libérateur ;
Enfin Cobourg paroît... Les hordes meurtrières
De leurs crimes en lui redoutent le vengeur.
Ainsi du haut des airs, l'aigle d'un vol rapide,

Plonge sur l'oiseau de la nuit
Qu'on voit tout aussi-tôt s'enfuir triste & timide,
Pour chercher son salut, vers son obscur réduit.

Respirez donc enfin ; de vos retraites saintes
Goûtez encor la paix, le calme & les douceurs :
De l'esprit de Bernard, montrez en ces enceintes,
A ce siècle pervers les célestes ardeurs.

Jour & nuit au Seigneur dans vos parvis antiques,
D'un cœur pur présentez l'encens ;
Exaltez à jamais dans vos fervens cantiques,
Le Dieu qui vous sauva par son bras tout-puissant.

NOUVELLES